

Transmettre le feu sacré

Chef du département de droit international privé à l'Université du Caire, Fouad Riad n'a jamais failli à sa tâche essentielle. Pendant quarante ans, il a transmis et continue à transmettre le feu sacré. Juriste de renommée internationale, il utilise le droit pour faire avancer les mentalités. Il est aussi président de l'Association centrale pour la protection de l'environnement et mène un combat sans répit pour les droits de la femme, notamment celui de transmettre sa nationalité à ses enfants.

Il sait parler comme personne avec cette justesse de ton, cette précision dans le choix d'un mot qui sont l'héritage des grands juristes. Fouad Riad est l'un d'eux. Avec la modestie des plus grands. Dans son visage à la peau mate, aux cheveux blancs et au regard limpide, vibre une passion. Cette passion qui anime les mots qu'il prononce et les discours qu'il tient. Au fil des ans, il s'est enrichi de tout ce que les autres lui ont apporté. Car cet homme dont l'enseignement est une recherche et un dialogue avec l'Autre, croit profondément à son rôle social. « La politique, je ne m'y connais pas », dit-il humblement.

Mais n'est-il pas politique cet enseignement qui se veut une formation de l'âme et de l'esprit de ses étudiants ? N'est-ce pas politique cette lutte pour l'environnement qu'il mène sans relâche ? Et enfin, comment pourrait-on qualifier autrement ce combat qu'il mène aux côtés des femmes pour rendre les lois plus justes à leur égard ? Mais, sans doute, pour Fouad Riad, faire de la politique, c'est être « partisan » et il se veut profondément humaniste. Il définit d'ailleurs son enseignement en quelques phrases simples, mais combien précieuses : « Aucune idée n'est sacrée. J'apprends à mes étudiants à ne pas s'identifier à leurs propres idées ». Pour dialoguer et surtout pour progresser, il est nécessaire de garder une certaine liberté intérieure.

Et c'est parce qu'il faut réveiller « ces êtres pétrifiés », se battre contre les tabous qui gênent l'épanouissement de l'homme, aller vers ces jeunes, élevés dans le vide, sans toit de fond, mais pleins de bonne volonté pour leur inculquer l'esprit critique, que Fouad Riad a choisi de demeurer professeur à la faculté et d'en faire la mission de sa vie. S'il avait pu gagner beaucoup plus d'argent en ayant un cabinet de consultations juridiques, il aurait perdu cette joie immense qui l'envahit à chaque fois qu'il réussit à « passer le témoin ».

« Dans un pays comme le nôtre, la voie du développement rapide passe par le perfectionnement de la science aux dépens de l'être humain ». Fouad Riad, lui, a choisi de développer l'être humain pour faire avancer la société.

Mais au préalable, il poursuit des études de droit en Angleterre, à Cambridge, et à Paris où il obtient son doctorat à la Sorbonne. Il suivra même des cours de philo, pour son propre plaisir, en Allemagne. Mais Paris restera pour lui une ville unique au monde, « où l'air qu'on respire a comme un goût intellectuel ».

À vingt ans, Fouad Riad vit l'expérience de

l'Europe. Il y passe six ans, « prêt à recevoir la civilisation occidentale en France sans préjugés », comme il le dit lui-même.

Fils d'un éminent juriste, conseiller à la Cour et dont les écrits restent extrêmement importants, Fouad Riad a suivi presque sans s'en apercevoir la même voie. À l'âge de 17 ans, il perd son père ; il garde de lui un excellent souvenir et surtout, il en hérite la même conception du monde. « C'est drôle, dit-il, j'ai suivi le même chemin, sans même m'en rendre compte ». Est-ce parce qu'il l'a perdu assez tôt, comme il le souligne, ou est-ce parce que son père était un démocrate, tolérant dans l'éducation de ses enfants ? Dès l'âge de 11 ans, Fouad Riad suit les conseils de son père, et prend des cours de violon. « Si tu veux être juge, lui dit-il, tu dois être fin. La musique apprend la finesse ».

D'ailleurs, Fouad Riad ne lâchera plus son violon. Et pour se détendre ou pour récupérer son énergie, il joue. « Quelquefois même, il lui arrive de se dire qu'il aurait dû faire une carrière d'artiste et être compositeur. « L'art épanouit, composer la musique, c'est céleste, divin ».

Son enfance et son idole sacrée, il les passe à Héliopolis. Un quartier cosmopolite, où il apprend très tôt à accepter les autres dans leurs différences. Plus tard, il garde cette même disponibilité d'esprit face à ses étudiants. « J'apprends par mes étudiants. A cause de leur esprit jeune et encore frais, leurs questions innocentes démasquent l'aspect illogique d'un discours qui me semble cohérent. Il y a une légitimité qui se crée à cause de l'habitude ».

Depuis quarante ans, il mène cette carrière « qui n'a gratifié » et malgré les problèmes actuels de l'université égyptienne, les amphithéâtres archaïques, les mauvaises conditions de l'enseignement, Fouad Riad n'est pas atteint de lassitude. S'il ne peut réveiller les esprits endormis de tous les étudiants, « il attire les éléments qui cherchent ». Quelques dizaines viennent vers lui. Ils feront tâche d'huile et poursuivront des carrières importantes loin des murs de l'université. Peut-être pourront-ils à leur tour réveiller des esprits « pétrifiés » ?

Mais entre-temps s'il n'y a pas un réveil collectif conscient, « la catastrophe nous réveillera : le terrorisme et la nature ». Pour Fouad Riad, la lutte pour la protection de l'environnement n'est pas un luxe, mais une nécessité, « une question de vie ou de mort ».

C'est de manière instinctive et personnelle qu'il s'est sensibilisé aux problèmes de la pollution. Il est profondément dérangé quand il s'aperçoit qu'on laisse des ordures flotter sur le Nil. Quelquefois même, il découvre avec horreur le cadavre d'un animal. Il n'arrive pas à s'adapter au bruit de tous ces sons qui se répandent dans le



Fouad Riad s'est donné pour mission de réveiller les esprits pétrifiés. photos Emad Abdel-Hack

désordre, ceux de la rue, des klaxons de voitures, des hauts parleurs qui hurlent sans discrétion. ... Et puis, ce sentiment d'étouffement qui l'étreint dans certains quartiers, quand les gaz des tuyaux d'échappement rendent la vie impossible. Pour fuir ces agressions constantes, il développe une tactique défensive : il habite la banlieue du Caire, sur la route de Elgagar, une superbe maison qui, selon la conception de son architecte Hassan Fahmy, « a un des plus grands hommes de l'histoire de l'Egypte », sort de la terre comme le ferait une plante. Tout naturellement.

Fouad Riad s'épanouit dans cette maison qui exerce sur lui un certain envoiement. Il y vit parmi les paysans en harmonie avec le rythme des saisons. Mais l'appel de la sirène sociale se fait entendre en lui. Il n'arrive pas à être heureux en réglant uniquement son problème personnel. Il passe donc à l'action et crée des associations pour lutter contre le bruit, la pollution. Il dirige des colloques, rédige des articles et devient président de l'Association centrale pour la protection de l'environnement. Pourtant, il reste conscient des limites de ce genre d'actions. Tant que les autorités administratives ne seront pas sensibilisées aux problèmes de l'environnement, tant qu'elles n'en feront pas une de leurs principales priorités, il n'y aura pas de véritables solutions.

« Les ponts sont coupés entre l'exécutif et les sources d'où émanent les renseignements », dit-il. Il faut, certes, modifier et créer de nouvelles lois pour la protection de l'environnement. « La pollution du Nil, par exemple, a pour sanction une simple contravention ». Mais le problème pour Fouad Riad est ailleurs. Il serait plus rentable d'éduquer les hommes à appliquer les lois. « On s'aperçoit qu'il y a une telle nonchalance dans l'application de la loi ». D'ailleurs, même quand elle est appliquée, il est souvent moins cher de payer l'amende que de réparer les tuyaux d'échappement de sa voiture par exemple. Le climat se détériore donc, au point que « la longévité

d'un être humain n'est que de 20 ans dans certains quartiers du Caire ». Il faut ajouter à ce tableau morbide, les facultés mentales qui, elles aussi, se détériorent et l'influence désastreuse de tout ceci sur la production nationale du pays. Un tableau qui n'est pas gai et qui restera ainsi tant que science et vie seront des données contradictoires en Egypte.

Fouad Riad n'est pas très conciliant quand il parle des intellectuels. Pour lui, ils n'ont pas été à la hauteur de la tâche qui leur incombait en 1952, des idées nouvelles ont pris place mais elles n'ont pas atteint l'homme moyen, la cellule sociale. Pour faire bouger les mentalités et métamorphoser les hommes, il faut s'intéresser à la femme qui est « le cœur de la société ». Opprimée dans sa vie privée, comment pourrait-elle devenir un être autonome et performant dans la vie publique ? Une fois de plus, Fouad Riad monte sur ses grands chevaux et ne ménage pas son sexe : « La fierté masculine régnante a été en second par rapport à la femme. L'Occident a sûrement ce complexe mais de manière superficielle ». Il y a une conspiration masculine sans de pour lutter contre l'affranchissement.

En Egypte, la lutte est ouverte. « Nous avons hérité des tabous de la période ottomane ». Pour lui, les idées régressives ne sont pas dues à la religion musulmane, mais renoueraient plutôt à cette période. Ce juriste a une vision moderne de l'Islam et ce lui reproche souvent. Il ne faut pas compte des accusations et avance dans la vie, sûr de lui et sûr de la cause qu'il défend.

La bataille qu'il mène pour « l'affranchissement » de la femme, il la poursuit à travers une nouvelle vision du droit. Son combat actuel est celui de la transmission de la nationalité par la femme. Il déplore une résistance de la société et une ignorance de la dimension des problèmes, car « c'est la mère qui transmet la première citoyenneté politique et sociale ». Il y a environ 500 000 enfants de mères égyptiennes et de pères non-égyptiens qui ne peuvent pas obtenir la nationalité égyptienne. Un argument faible, ceux est souvent avancé : ce nombre est décroissant par rapport à l'explosion démographique. Fouad Riad s'insurge : « La Constitution de la République égyptienne a prévu l'égalité devant la loi ». Malheureusement, les femmes ne sont pas toutes éduquées et conscientes de leurs droits.

Fouad Riad parle avec ferveur, se passionne. Il croit ferme à son message comme il ne cesse de croire que l'enseignement est l'investissement qui rapporte le plus. En aidant les jeunes à s'accomplir, il s'épanouit lui-même, s'ouvre à la vie. Car, loin d'être un missionnaire, il se veut un « missionné ». Un mot qu'il invente pour dire combien sa joie est grande dans cet échange qu'il partage avec l'Autre et qu'il voudrait vivre éternellement.

Soheir Fahmy



Fouad Riad « L'art épanouit, composer la musique, c'est céleste, divin ».